

Les jardins de l'ombre

Le parfum des roses

ST-Paul 1993

Une ombre sale aux formes incertaines sortait lentement de la nuit par une lumière froide lointaine inaccessible.

Un visage d'une pâleur bleutée apparut, il semblait sourire mais d'un sourire figé. Son regard effrayant fixait le vide. Il s'effaça lentement pour laisser paraître l'horreur d'un corps nu, sans tête, sans peau, le ventre béant, vidé de ses organes. Pendu au bout d'une chaîne, il se balançait sur l'immense portail de fer du jardin des plantes. Un crochet de boucher planté dans son cou jouait une musique macabre sur la grille.

Une pointe de lumière apparut soudaine, blanche, aveuglante, jaillie du néant. En grandissant, elle éclairait une rivière de sang qui couvrait le sol de carreau blanc et noir. Un aigle aux ailles déployées le regardait fixement sans bouger.

Le cœur affola ses battements, la gorge se serra et l'air vint à manquer, l'angoisse grandit.

« Je suis mort ?...Merde !...Je suis mort ! Comme un con...Et tout ce sang !... Et cette foutue lumière ! J'ai mal ? Pourquoi ma blessure me fait mal ?

Ha ! C'est quoi cette brume ? Bon sang ou suis-je ?

D'où vient cette plainte, et cette respiration ?... J'ai froid. Et cette lumière !

Des perles de sueur mouillaient son front tandis que ses paupières fermées trahissaient son agitation quand une main se posa sur sa poitrine.

L'étouffement retint son cri.

– Monsieur Talamoni, Louis ! dit une voix douce, on se réveille!

Louis eut quelques difficultés à s'arracher à son tourment. Il hocha la tête, pour signifier à sa logeuse qu'il avait saisi le message. Il mit la main devant ses yeux pour cacher la lumière du plafonnier.

– Vous avez rêvé. Je suppose que c'est encore ce cauchemar ?

Louis émis un grognement qui voulait dire oui.

– Cela faisait longtemps qu'il vous laissait tranquille.

C'est terrible ce fait divers. Revenir comme cela vous torturez. Vous avez une explication ?

Louis ébaucha un non de la tête.

– J'étais montée vous dire qu'on vous appelle au téléphone.

Dame Rose, comme l'appelaient gentiment ses pensionnaires avait les rondeurs qui seyaient à sa bonhomie. Elle abhorrait un sourire permanent agrémenté de jolies lèvres charnues.

Sous une frisure blonde un visage poupin témoignait dans chacune de ces expressions, de la douceur. Son charme n'avait pas d'égal. La cinquantaine de ses artères s'aggravait en rien sa fraîcheur naturelle.

Le corps brisé, le front glacé Louis Talamoni sortit enfin de son cauchemar. Il put articuler :

– Merci Rose, je descends.

– Je vous apporte votre déjeuner ? demanda Rose qui était aux petits soins pour son pensionnaire.

– Ne vous dérangez pas, je le prendrai en bas.

Il poussa d'un geste lent les draps trempés de son sommeil agité et posa un pied mal assuré au sol.

Ses mains noueuses voulurent coiffer ses cheveux grisonnants. Elles s'arrêtèrent sur ses yeux, comme s'il voulait en arracher les images qui troublaient encore son esprit.

Louis Talamoni, commissaire de police de son état, était arrivé tant bien que mal à six mois de ses cinquante ans.

Un passé mouvementé au S.A. (Service Action) puis au contre-espionnage lui avait laissé quelques cicatrices au corps et à l'âme.

Célibataire et sans famille, il s'était résolu à vendre la demeure familiale héritée de ses parents, pour revenir à ses premières amours : l'arrière-pays niçois. Un petit village médiéval près de Vence où il comptait cultiver sa passion : la peinture dans le parfum des roses de mai.³

Pour éviter de se laisser distraire, il avait résumé son espace de vie au confort rudimentaire d'une chambre spartiate, que lui louait « Dame Rose » dans sa pension de famille. L'aspect vieil France et le charme discret de cette résidence convenaient parfaitement à la quête de paix à laquelle il aspirait.

Sa longue carrière l'avait un peu désespéré de la nature humaine. Il avait côtoyé l'horrible dans toute sa définition, à tel point qu'il lui était devenu familier. Une nouvelle norme que les mots ne suffiraient pas à renverser.

Par instinct de survie, il s'était fait à tout.

Ses révoltes de jeune homme ainsi que ses illusions finirent par se taire sous le cuir durcissant. Il espérait avoir réussi à conserver son intégrité, mais ses souvenirs lui 33faisaient encore douter de lui. Aussi, une blessure restait-elle ouverte et ne cessait de donner à son vécu un goût d'inachevé : celui d'une page qu'il ne pouvait tourner et qui nourrissait ses colères muettes.

Il venait de compter sa dixième année d'exercice aux Stups après vingt ans aux services secrets.

Quoique différent de ses anciennes missions, son univers n'était pas mieux loti.

Cependant les règles avec le temps s'étaient modifiées. Les trafics intéressaient une autre clientèle, plus jeune, plus violente.

La retenue n'avait plus droit de cité. Le meurtre devenait un langage fréquent et la technologie rendait les recherches plus pointues.

Pour préserver un semblant de confort moral, Louis avait trouvé une formule : il s'abstenait d'être, se mettait en congé de lui-même pour laisser toute la place au Commissaire Talamoni : un fonctionnaire bien noté, relativement bien payé, sans plus guère d'état d'âme. Une mécanique bien huilée

Ce jour-là en se rasant, Louis Talamoni n'eut pas un sourire pour lui-même. Ces nuits agitées l'épuisaient. Mais ce qui le fatiguait le plus, c'était son impuissance.

Il avait l'impression de se battre avec des épées en bois face à des kalachnikovs.

Le trafic international auquel il s'adressait ne jouait pas le même jeu que lui. Les douanes fer de lance du métier, sont parfois sur le cul face à l'ingéniosité des passeurs.

– ah ce téléphone ! Pensa-t-il agacé. Il aurait aimé se couper du monde pour devenir un ours des Carpates ou un ermite.

Il avait choisi cette pension pour son éloignement et le peu de ses fréquentations.

Disposé près de sa fenêtre, donnant sur le parc d'oliviers et de lavandes, avec pour tout horizon les Alpes.

Une toile de lin blanchie attendait patiemment sur son grand chevalet de bois, la caresse d'un pinceau.

Souvent Louis se tenait devant elle pour y projeter le dessin de ses rêves. Il était une promesse jusqu'alors inaccessible.

Avant de pénétrer dans la salle de bain, Louis passa doucement le doigt sur le corps long des tubes de peintures dont le chant des couleurs restait muet.

Parvenu au bas de l'escalier face à la porte vitrée du jardin, sur la commode de bois verni, le téléphone était décroché. Louis le raccrocha puis le décrocha à nouveau. Il composa le numéro mille fois usité.

– Talamoni ! dit-il simplement

– Chef ! dit une voix au bout du fil ; il s'est évadé !

Après un long silence ...

– Je sais !

– Comment ça : vous savez ?

Il ne crut pas nécessaire de répondre. Près du téléphone, un journal était ouvert. Un décès était annoncé ; le nom rappela quelque-chose à Louis : celui de Rossi.

Le clan vingt ans plus tôt

Vence 1974

Immigrés Siciliens au début du siècle, la famille Rossi avait conservé intactes les traditions et les pratiques des origines.

Descendant d'un grand-père évadé sous peine de mort du village de Corléone en Sicile, dont la réputation mafieuse n'était pas surfaite.

Les générations qui suivirent prirent soins de respecter à la lettre, les préceptes du Pépé mafioso.

C'est ainsi que la réputation s'était établie dans le Canton. Envies et redoutés, ils avaient su façonner leur pouvoir sur le voisinage. La crainte qu'ils inspiraient imposait l'omerta, indispensable aux « affaires ».

L'héritier de la lignée des Rossi, s'était marié à la très belle Julie, fille de fermier, héritière de nombreux hectares de riches terres. Elle était morte en couche, laissant un mari dépressif jusqu'à à finir fou.

Celui-ci désigna son fils aîné Alberto pour la gestion des affaires de la ferme. Tonio, Maria et Luce, dite Lucette la petite dernière, vinrent compléter la fratrie.

Alberto Rossi trouva dans le trafic d'armes entre autres, les ressorts de son expansion.

La place n'était pas aisée à prendre ; elle se négociait parfois dans le sang. Son héritage et ses contacts mafieux le prédisposaient à ce type de pratiques.

Son implication dans des forces spéciales : le SAC favorisa grandement son réseau. Les promesses d'un marché juteux ne

mirent pas longtemps à se faire jour. Les conflits mondiaux offrirent à Alberto Rossi toutes les opportunités possibles. Sa réputation de sérieux favorisa les contacts.

Les changements de gouvernements, ne modifiaient généralement que très peu les charnières des décisionnaires. Le fleuve de dollars arrosait toutes les berges. L'abondance est souvent irrésistible aux plus vertueux.

Parfois, le suicide ou l'accident est nécessaire pour ceux qui tentent de le détourner ou d'arrêter le courant du fleuve. Alberto maîtrisait parfaitement la barque, et peu de gens prenaient le risque de la faire chavirer.

La fratrie volcanique des Rossi avait conservé sa culture paysanne. Elle s'était enracinée dans son nouveau terroir comme le châtaignier centenaire qui du haut de sa majesté dominait la ferme. Elle ne laissait guère place à la fantaisie, ce qui révoltait Lucette l'adolescente.

La prospérité des Rossi dans les années 60, ne devait cependant rien à l'ère industrielle.

L'afflux touristique et l'appât du gain, aux dépens des traditions, avaient eu pour conséquences de manger les terres agricoles.

Les Rossi têtus par nature, ne cédèrent en rien à cet engouement pour ces « étrangers » comme ils disent.

Une farouche radicalité contribua à leur conférer une réputation de sauvages.

Cet apport de modernité qu'imposait la société, suscita des réactions proches de la haine.

La prospérité n'oublia pas cependant la famille Rossi. Mariage bien arrangé et puis, au cours du temps, les acquisitions de terres riches vinrent grossir le domaine familial.

Une telle fortune ne manqua pas d'étonner le voisinage mais comme il est de principe : on ne met pas son nez dans les affaires des autres.

Si les jalousies s'exprimaient, elles ne se faisaient qu'à voix basse. Certains ne manquèrent pas cependant de relier cette

manne aux absences africaines d'Alberto qui, disaient-ils, sentaient la poudre.

Tonio le cadet, était un petit homme noueux comme les troncs d'arbres de ses collines. Une face rougie, burinée, au nez en galoche, surmontait une mâchoire de carnassier dans une bouche sans lèvres.

Sous sa casquette de para qu'il ne quittait jamais, il n'avait rien d'un drôle. L'héritage génétique disait qu'il souffrait d'un atavisme qui sous un choc, pouvait se réveiller pour se traduire comme son père par la folie.

En bon observateur, son frère Alberto, devant son comportement se disait que des doutes subsistaient.

Son physique disgracieux et chétif chercha une compensation dans une extrême violence. La religion se voulait être le socle de sa pensée, disait-il.

L'art de la guerre se mêlait savamment à l'inspiration divine.

Tout devait découler de Dieu et parfois, il se sentait inspiré par lui, au point de penser qu'il en était un peu le porte-parole.

Craignez la main de Dieu ! disait-il souvent en brandissant la sienne. Cette attitude exigeante était sporadique, elle variait selon les humeurs.

Silencieux comme un pape, Il imposait du regard à son environnement un diktat de maître absolu.

Ses yeux durs rougis par la chopine, suffisaient à éteindre toute velléité de résistance.

Jamais personne n'avait connu de lui un sourire ou un geste d'amitié. Il en était devenu une caricature d'homme pour son voisinage. Tous le craignaient et dans son dos l'appelaient « Le fou » sauf son aîné, dont le pouvoir n'était pas contesté.

Alberto gérait plusieurs hectares d'oliviers et des champs de lavande. À l'inverse de son frère, il était bâti comme une armoire normande. Doté d'une force de taureau, il sut sans peine s'imposer au mauvais caractère de son jeune frère.

Il garda cependant une relative méfiance pour cet être dépourvu d'apparence flatteuse et qui, à plusieurs occasions s'était montré dangereux.

Si la force physique de ce petit frère n'était pas évidente, une nervosité excessive nourrie par une philosophie primaire, en faisaient un être à part.

L'oncle comme on appelait Alberto dans la famille, ne fut pas étonné quand Tonio avait voulu poursuivre une activité dans l'armée. Il n'a pas pu faire carrière comme son frère en raison de son handicap mental hérité de son père. Tonio se contenta d'être le porte-flingue, le préposé au coup tordu ce dont il jouissait.

En effet, l'histoire dit qu'enfant, à chaque bêtise qu'il commettait, son père lui dessinait une croix dans les cheveux, ou bien l'attachait à un arbre ou encore le jetait dans le purin.

La haine qui imprégna sa vie en serait la conséquence.

On lui prêta des aventures en Afrique, des trafics d'armes, ce qui devait justifier son train de vie.

Maria la cadette, s'occupait des comptes et de l'entretien de la famille. Fidèle aux traditions, elle se faisait un devoir d'être transparente.

Douce par nature, elle avait cependant hérité d'une grande force de caractère ce qui lui permettait d'imposer, dans ce qu'elle jugeait être ses prérogatives, ses décisions.

Très religieuse, elle se gardait bien de juger ses frères sans pour autant suivre leurs pratiques.

En maîtresse consciencieuse, elle s'appliquait avec rigueur à tenir équilibrés les plateaux de la balance.

La famille Clément, proches voisins de la famille Rossi, avaient pour coutume de pratiquer son culte dans la même paroisse, du petit village médiéval de Tourrette sur Loup. Si les parents ne se fréquentaient pas, il n'en était pas de même des ados.

De ce fait Laurianne Clément dite Lio s'était liée d'amitié, dès sa plus tendre enfance avec Lucette : benjamine des Rossi.

Elles avaient grandi ensemble et partageaient les mêmes jeux et les mêmes rires. Elles n'avaient aucun secret l'une pour l'autre.

Leur beauté n'avait pas d'équivalent dans le proche voisinage. À 16 ans elles étaient rayonnantes, ce qui faisait d'elles de potentiels trophées de chasse pour la gent masculine.

Pourtant cela n'était pas chose aisée : une garde prétorienne protégeait les donzelles. Le goupillon de Monsieur le curé, était une arme officielle. Il s'agitait beaucoup pour affirmer ses principes.

Le conseiller pacifique pouvait devenir menaçant.

Pour les deux amies le fruit défendu n'avait que plus d'attrait.

La comédie que leur inspirait la menace les amusait beaucoup. Jouer les petites filles modèles quand on se veut canaille les ravissait.

Il n'en allait pas de même pour le cerbère.

Tonio plus âgé qu'elles de 10 ans, représentait une tout autre menace. Pas très bavard pour ce qui est des principes, mais très pratiquant, il s'avérait plus efficace par la gestuelle, dans la distribution des baffes.

Avec lui elles n'avaient pas de moyens de finasser.

Les taloches arrivaient selon l'humeur. Son regard foudroyant était insoutenable et de ce fait, il avait acquis la confiance des parents. Avec un chaperon comme celui-ci, les oies blanches ne craignaient rien pour leurs plumes.

Toutefois, Lio n'avait pas droit au même traitement. Il n'avait pas l'autorité d'un frère et les non-dits ne manquèrent pas d'éveiller son attention.

En fait, Tonio cultivait un amour secret pour elle mais un amour effroyablement violent, nourri de fantasmes sexuels que le marquis de Sade n'aurait pas reniés.

Soupçonnant ses arrière-pensées, Lio résolut de n'y porter aucun intérêt particulier. Cependant elle s'en amusait.

En fait Lio n'avait d'yeux que pour son ami Lucette.

Ce matin-là, tout le monde s'était préparé comme à l'accoutumée. Les beaux habits sentaient bon le vent des collines, les feutres avaient encore leur éclat et les chaussures brillaient du mieux possible.

Au beffroi de l'église les cloches sonnaient ce dimanche, l'heure de la messe.

Bientôt en file indienne toute la contrée allait défiler.

Tous viendraient s'arrêter à la pointe du nid d'aigle pour admirer la splendeur du paysage, comme un avant-goût du royaume céleste.

Comme souvent, les deux amies étaient restées en queue de peloton. Elles s'amusaient à décrire les aspects curieux du voisinage. La moquerie était pratique courantes et les rires mal étouffés.

— J'ai pas envie ! dit Luce, j'ai pas envie, j'ai pas envie j'ai pas envie ! Répéta-t-elle, affichant une petite moue de bébé.

— T'as pas envie de quoi ? Demanda Lio, en riant.

— J'ai pas envie d'y aller !

— Où, à la messe ?

— Oui, et toi ? Demanda Luce

Elle se mit à rire. Les yeux brillants d'espièglerie.

Lio plus réservée ne put retenir un sourire ou la crainte de l'immanence divine ne parvenait à s'estomper.

— Ces péchés... dit-elle, le petit Jésus va nous punir. Le sourire se fit rire. Et la main de Dieu va s'abattre sur nous comme la misère sur le pauvre monde.

— Comme dit mon père : « C'est la main de Dieu qui punit » c'est toujours mon père qui a la main de Dieu, il a dû négocier cela contre une vache. Elle est lourde, ce qui signifie que Dieu est costaud, il doit faire du sport.

— Tonio a dû hériter de la main de ton père, précisa Luce.

— Il en a du moins l'usufruit.

— L'usufruit défendu, bien sûr.

— Et des fendues ?

– C’est nous ! » dirent elles en cœurs.

Elles éclatèrent de rire, ce qui fit tourner les têtes du voisinage. Pourtant personne ne se hasarda à émettre une opinion. On ne commente pas publiquement, les agissements des Rossi, on murmure.

La petite déambulation de la communauté à travers les rues du village vers l’église, passait à proximité d’une petite ruelle. Luce saisit la main de Lio et l’entraîna.

– Viens, dit Luce on va se baigner dans le Loup.

– Et Jésus ?

– T’inquiète ! Il est fixé y bougera pas.

Lio mit sa main sur sa bouche pour étouffer son rire et la suivit, après avoir marqué un temps d’hésitation.

L’aventure est au bout du chemin et a seize ans elle est irrésistible.

Il ne leur fallut pas longtemps pour traverser le petit village, passer sous la voûte de pierres, pour s’enfoncer dans le cœur de la forêt toute proche, où coulait nonchalant un petit cours d’eau.

Elles connaissaient bien le lieu. Toutes à leur aventure, dans l’euphorie de la désobéissance, elles ne remarquèrent pas que quelqu’un les observait.

Elles suivirent un sentier qui descendait au fond de la vallée. Cachée dans un nid de verdure sous la voûte de grands arbres, il s’ouvrait sur un chemin qui les conduisit à un gouffre naturel, où dormait une eau cristalline.

Une petite plage de pierres fines la bordait. L’endroit avait été nommé « le paradis des amours cachés » par les habitants du village.

Il méritait bien son nom, des roches de pierres bleues dominaient le bassin. Des lianes de fleurs se jetaient dans l’eau.

Un petit bruit de clapotis témoignait de la source qui nourrirait « le loup ». « Allez voir le Loup » avait beaucoup inspiré les imaginations.

Le lieu était propice à la baignade, malgré sa fraîcheur mordante.

Les rires n'avaient pas cessé, l'effeuillage des corps fit voler une à une la fine lingerie et au plus haut volèrent les culottes dont l'une resta accrochée à une branche.

Parvenues à la nudité la plus totale elles se mirent à sauter, dans des éclats de rires, pour récupérer la dentelle rebelle. L'exercice n'engendra pas la mélancolie.

Le spectacle sembla intéresser le visiteur. Dissimulé dans les feuillages, il regardait avec grand intérêt ces délicieuses nudités s'ébattre dans l'eau.

Une danse lascive sous la caresse de l'eau anima les deux corps. Un jeu de séduction sembla vouloir s'opérer, dans des petits cris de désir murmurés.

Un ballet de fines mains se fit douces caresses. Les frôlements plus affirmés semblaient surprendre délicieusement la peau de Lio qui se mis à frissonner.

Le sourire sur ses lèvres disait tout son émoi.

— Oui, murmura-t-elle comme une invitation.

Luce plus affirmée, dirigeait la valse des amours.

Ses lèvres gourmandes se mirent à explorer d'un frôlement les contours de la bouche de son amie pour descendre entre ses seins.

Plongeant sous l'eau le geste fut précis, il parvint aux délices quand les jambes s'écartèrent.

Les baigneuses profitèrent un long moment de la fraîcheur de l'eau jusqu'au moment où un long baiser proposa d'autres figures.

Le sable blanc couvert par endroits, d'un lit de mousse accueillit les corps enlacés.

Lio toute à son trouble vivait enfin la passion retenue depuis sa plus tendre enfance. Les « je t'aime » ruisselèrent comme pluie au soleil.

Au-delà de la douceur charnelle, c'étaient leurs êtres qui se révélaient. Leurs yeux brillants de passion se mouillèrent de larmes. Le flux des mots se perdait dans les souffles altérés.

À bout de forces elles vinrent lascives, s'allonger sur la large roche bleue. La blancheur de porcelaine de leurs corps éclatait au soleil.

Leurs formes harmonieuses inspirèrent le visiteur inattendu.

L'excitation avait gagné son point culminant. N'y tenant plus, il poussa plus loin sa pratique et descendit son pantalon pour faire surgir son sexe afin de pousser plus avant sa masturbation. Il eut du mal à contenir sa respiration.

Après un temps, les esprits retrouvèrent le contrôle.

Lucette allongée sur le ventre, leva son buste et se posa sur ses avants bras. Ses seins généreux se libérèrent.

Lio, posa son regard sur eux. Un trouble la gagnait, sa main voulut suivre le galbe du mamelon.

La douceur de la peau produisit un frisson dans ses reins. Elle se pinça les lèvres sans doute pour retenir les mots qu'elle n'osait dire.

Ses yeux plongèrent dans les yeux de Luce pour y deviner un consentement, une invite.

Luce ne dit rien, sa langue fit le tour de ses lèvres sensuellement.

Le message était clair. Lio le reçut mais ne sût plus que faire ; c'était pour elle une expérience nouvelle, même si elle était l'aboutissement d'un désir profond.

— Ils sont beaux. dit-elle seulement

Sa main se détacha du sein pour venir caresser le visage.

— Tu es belle. Poursuivit-elle.

Lucette avait ce petit côté canaille qui lui faisait oser parfois, goûter aux fruits défendus.

Comme l'enseignait la revue érotique que cachait Monsieur le curé, elle avait bien noté où se cachait le péché. Il lui était donc aisé de le débusquer, pour en apprécier la saveur.

— Je préfère les tiens dit-elle en mouillant ses lèvres.

Les miens ressemblent à des œufs de poules malades, en serrant les mamelons et puis, tu as un cul d'enfer. Un petit rire

accompagné d'une œillade coquine vint balayer toute ambiguïté possible.

– Où as-tu appris cela ?

– Dans mon livre de messe, dit Luce en riant.

Ses yeux suivirent toutes les courbes de son corps. Sa main, délicate, caressa sa tête et suivit la chevelure de son amie, le long de son dos pour s'arrêter à l'échancrure de ses fesses.

– Tu me le prêteras ? dit-elle dans un murmure à bout de souffle.

Un regard interrogea Lio « puis-je ? » Semblait-il demander. La réponse ne se fit pas attendre. Lio ferma les yeux. Le consentement était formulé.

La pointe fine de sa langue se mit alors à explorer les méandres de sa peau, en quête de délices suaves. De douces griffes excitèrent ses dorsaux jusqu'au dôme fessier, faisant naître un tapis de perles de sueur.

La langue s'arrêta à la pointe de la faille, d'où émanait une douce tiédeur. Sournoise elle n'hésita pas à s'infiltrer dans la gorge profonde. La coïncidence voulut que les jambes s'écartèrent.

Ravie de l'opportunité, elle suivit sa destinée. Elle chemina d'une fesse à l'autre avec le violent désir de mordre.

Visiblement sans surprise, elle se trouva confrontée à une douce toison dorée.

N'écoutant que son courage elle poursuivit sa route jusqu'au délice suprême d'un fruit rose humide de ses humeurs, qui s'offrait à elle comme une ultime récompense.

Des soupirs mêlés à de petits cris témoignaient du ravissement. Les délices qui suivirent furent grandement partagés. Le fruit s'avéra d'autant plus divin qu'il était défendu.

Lio fixa le regard de son amie, ses lèvres dessinèrent un sourire de plénitude.

– Tu es belle, dit-elle encore à bout de mots.

Sa main fit le tour du visage de Lucette pour enfin l'attirer à elle et déposer le souffle d'un baisé sur ses lèvres.

Les regards se fixèrent avec gravité comme pour dire que ce geste signifiait le commencement d'une histoire d'amour.

Lio se pencha à son oreille et murmura quelques mots qu'elle n'osait encore dire à haute voix comme on cache un secret.

Luce surprise ne retint pas son rire. Elle ne s'attendait pas à une telle demande de son amie.

La provocation soudaine porta l'excitation à son comble.

Ne voulant pas s'en laisser conter elle joua le jeu, elle se jeta sur son amie en grommelant de gourmandise.¹⁵¹⁵

– Je vais te manger ! Dit-elle en prenant un sein dans sa bouche.

Lio ne retint pas son rire.

– Oui mange-moi et n'oublie pas mon petit minou !

– Oh ! Non surtout pas, le pauvre il est si mignon. Joignant le geste à la parole elle écarta les cuisses de Lio.

Étonnamment volontaire Lio, dépassant sa réserve coutumière, se cambra pour mieux lui offrir son sexe.

Luce, étourdie de tant de générosité de la part de la prude Lio, ne ménagea pas son plaisir.

Épilée avec soin, l'offrande laissait paraître de fines lèvres qu'une bouche reconnaissante vint ouvrir comme un fruit mûr.

Luce encore novice, hésita encore un peu toute étonnée de l'aventure.

Elle osa plonger sa langue dans le sexe afin de lui porter la caresse souhaitée, ultime, comme elle avait lu sous la couette, dans le livre défendu.

Elle s'appliqua à ne rien laisser paraître de son inexpérience.

A deux mains Lio saisit la tête de son amie pour l'attirer violemment sur son sexe.

– La main qui punit s'abattra sans doute, mais c'est trop bon !

La main ne lui laissa pas le temps de jouir.

Son ombre se porta sur elles, saisit Lio par l'épaule pour la rejeter en arrière.

– Dégage salope ! Cria Tonio.

Terrorisées les deux amies ne réalisèrent pas ce qui venait de se produire.

Tonio devant elles, écarlate de fureur venait de jeter Luce à deux mètres de son amie.

Jambes écartées Lio offraient encore son sexe à la vue de Tonio.

– Et toi, rentre à la maison, ton sort sera réglé plus tard.

Elle ne se le fit pas dire deux fois.

– Viens Lio, dit-elle

– Ne t’occupe pas de cette salope barres toi où je t’assomme.

Luce s’affola, elle tendit la main à Lio qui ne put la saisir. Elle parvint de justesse à éviter la gifle.

– Va-t’en Luce ! Cria Lio. Je me débrouillerai, il ne peut rien me faire.

Luce saisit son linge et se mit à courir toute nue, affolée, laissant derrière elle son amie qui cachait son sexe de ses mains.

– Tu n’as pas intérêt à la toucher cria Luce en sanglots, tu m’entends ?

Tonio ramassa une pierre qu’il lança sur sa sœur.

Cette dernière l’évita de justesse avant de disparaître derrière les arbres.

Il se retourna vers Lio qui ramassait ses affaires et commençait à enfiler sa jupe. Il la lui arracha des mains.

– Tu ne penses pas t’en tirer comme ça ?

Lio horrifiée tenta de faire un barrage de ses mains.

– Que veux-tu ? cria-t-elle apeurée.

– Je vais t’expliquer ! Dit-il en la saisissant par le bras et en la jetant au sol.

De l’autre main il défit sa ceinture, son pantalon descendit de lui-même. Son sexe raidi dépassait de son caleçon.

Il se mit à genoux et avec une violence peu contenue, immobilisa la jeune fille.

Cette dernière, affolée n’eut pour seule ressource que de lacérer le visage de son agresseur avec ses ongles.

La défense n'inquiéta pas Tonio, même si elle se débattait avec la force du désespoir ; rien n'y fit.

D'un geste ferme il lui écarta les cuisses ; ce qui libéra un cri de douleur. Elle fut prise d'un violent tremblement nerveux quand elle vit le sang couler de son sexe. Lio était vierge.

En cette année, Lio fêtait ses 17 ans ; ce fut aussi le jour de son mariage. Ce ne fut pas pour elle ce que l'on pouvait attendre d'une union.

En fait, sous un semblant de tulle mal blanchi : héritage familial, elle abordait les premières marches d'une descente aux enfers.

Sous la menace, elle avait obéi à son père : son ventre s'étant curieusement arrondi.

Rien de son drame ne fut révélé. Pour cacher son homosexualité elle cachât son viol. À cette époque, dans ces terres retirées, le déshonneur déconsidère plus la violée que le violeur.

Les filles-mères ne sont pas mieux loties. Et puis il y a l'argent, les terres, les affaires...

La fautive ne put résister à l'immanence de la main de dieu qui punit.

Une fois encore c'était le père qui portait la main de dieu. Monsieur le curé l'avait confirmé, après le prêtre qui avait le verbe, le père avait le droit, de là à dire qu'il avait le droit divin, il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi.

Et quoi de mieux qu'un mari certes, pas très enthousiasmant mais accommodant. La beauté de Lio n'avait d'équivalent que la laideur de Tonio.

On passa facilement sur les détails pour un mari qui acceptait un enfant conçu dans le péché et l'on remarqua sans le dire les avantages du côté patrimonial d'une telle union.

L'affaire fut vite conclue d'autant que le sacrifié avait justifié sa demande par le fait que Lucette : sa sœur, était partie en Angleterre finir ses études.

Laisser la lourde charge de la ferme à Maria, la sœur aînée, était impossible, elle s'y refusait. La mère étant morte en couches. D'autant plus que le domaine grandissait.

Quant à la jeune femme, auraient dit les bonnes âmes, « Elle avait certes perdu l'éclat de l'innocence, et visiblement ce mariage ne lui plaisait pas.

L'homme n'est pas du plus bel aspect, mais il est riche, cela compte, et puis à qui la faute ? Elle n'a pas lieu de se plaindre, le vice est récompensé »

La frêle Lio s'y était résignée dans la douleur comme il convient à une fautive. Pour cela, elle avait simplement mis sa vie entre parenthèses.

La seule source de vie qui résistait en elle était dans son ventre.

Mille fois elle essaya de la faire taire. La perte de Luce et ce mariage ou l'on récompensait le violeur l'avaient faite plonger dans les méandres d'une grande dépression ; rythmant les pas de sa vie, dans l'idée de la mort.

Deux tentatives de suicides en furent les conséquences.

On ne sut jamais si le fait de perdre la parole était lié aux médicaments qu'elle avait absorbés ou si c'était le fait de sa volonté. Cela lui valut d'être souvent battue pour son silence.

Pour survivre avec la mélancolie comme seule respiration, elle avait supprimé virtuellement l'existence de Tonio.

Elle était parvenue à gommer tout ressenti de sa présence.

Comme un automate elle réagissait aux nécessités matérielles, sans leur donner de résonance.

Les seuls battements de son cœur étaient liés à son enfant.

Le seul soulagement auquel Lio aurait pu être sensible, résidait dans le fait que Tonio avait commencé une carrière avec son frère.

Ces missions l'éloigneraient régulièrement, pendant plusieurs mois, de la maison. Mais cela pour elle, était devenu indifférence. Elle s'était réfugiée dans un monde où rien n'existait comme en témoignaient ses regards perdus dans les brumes.

Étrangement pâle, son visage ne reflétait aucune expression, sinon l'absence. Même l'agacement qu'elle procurait à Tonio n'avait aucun effet sur elle. Seuls des cris de douleur traduisaient parfois ses émotions.

La folie du grand-père Rossi depuis la mort de sa femme n'avait fait qu'empirer. Elle s'exprimait par des emportements violents.

Tonio avait du mal à supporter ses excès. Il y répondait de façon de plus en plus agressive, d'autant plus qu'il projetait sur lui ses propres déviances.

En martyrisant son père il combattait sa propre folie.

La violence de son comportement évitait cependant le regard de son frère qu'il craignait.

Jusqu'à la nuit où les cris de démence du vieil homme furent étouffés par un coussin maintenu sur sa bouche.

Tonio signa là, son premier meurtre.

Alberto, profitant d'une opération qu'il montait, envoya son frère en mission à l'étranger, afin de le tenir à l'écart des ennuis judiciaires.

Ces absences fréquentes de Tonio laissèrent le temps à son enfant de naître.

Une nuit de juillet, alors que harassée par la chaleur Lio s'était endormie sur le siège à bascule de la terrasse, elle fut réveillée par les phares d'une voiture qui s'était engagée dans l'allée des oliviers.

Sa respiration s'arrêta quand elle reconnut la croix sur la voiture.

C'était une ambulance. Spontanément, une espérance s'alluma en elle.

Deux brancardiers sortirent le corps de son mari allongé.

— Ne vous affolez pas madame dit le chauffeur, c'est votre mari, il est blessé, mais il vit.

La tête de Tonio était couverte d'un épais bandage qui ne laissait rien voir de son visage.

Lio était restée sans un mot, sans réaction.

Les brancardiers furent un peu surpris de cette indifférence.

Du fait de ses blessures, le caractère de Tonio se compliqua d'une indescriptible haine.

Souvent on le surprenait à parler tout seul. Il combattait un ennemi invisible. Parfois il confondait sa pensée et la réalité, ainsi s'en prenait-il à sa famille comme à ses personnages imaginaires.

Une violence gestuelle illustrait sa lutte intérieure et les gifles volaient bas.

Lio en était la récipiendaire favorite et malgré sa prudence, son corps ne tarda pas à refléter les marques de cette violence.

Les pleurs les cris et le sang finirent par inquiéter Alberto. Il ne put cependant enrayer la folie qu'il voyait grandir chez son frère.

Le vin qui coulait à flots n'arrangea rien. Parfois dès l'aube l'ivresse avait gagné l'esprit de Tonio, conséquence d'une nuit agitée de luttes informelles.

Ses mains se mirent à trembler, ses yeux fixant le vide, il semblait absent. Parfois il ne tenait aucun compte de son environnement.

Soudainement il se mettait à crier comme s'il s'en prenait à quelqu'un. Parfois il menaçait de mort les fantômes de son délire.

Dans ces moments-là, la seule explication que l'on donnait à son comportement se résumait à un seul mot : folie.

Pourtant personne n'osa prononcer le mot. La peur avait imposé son climat et tous ne pensaient qu'à se préserver.

Pour le petit Louis, les premières années de la vie se passèrent dans les jupes de sa mère qui curieusement, avait des attitudes presque normales.

C'était un garçon chétif « trop efféminé » de l'avis de son père.

Il vivait avec beaucoup de difficultés ses rapports avec cet homme qu'il voyait débarquer dans des tenues guerrières, quatre ou cinq fois par an.

Ces deux êtres n'avaient jamais rien échangé.

L'enfant effrayé par les manières brutales de ce père trop souvent absent, craignait les rapports avec lui, au lieu de les rechercher.

Pour lui aussi, le retour de ce père blessé pesa considérablement sur son avenir.

Intelligent et sensible il fit en sorte de ruser pour ne pas s'exposer. Il avait le souci de sa mère qu'il voyait dépérir et de sa tante Maria qu'il sentait en danger.

Une seule excuse pouvait justifier la dureté de cet homme. Elle était visible : une profonde cicatrice barrait sa joue et se prolongeait de sa poitrine à son nombril, signe évident d'une éventration.

« Blessure de guerre » disaient-ils, mais personne n'en sut davantage.

Maria, orpheline, avait réussi à s'éduquer toute seule. Elle alla chercher l'affection dont elle avait besoin chez son frère Alberto ce qui fortifia son caractère.

Ce grand frère n'avait rien de la nounou mais sa tête étant mieux faite, il avait le souci de préserver l'équilibre de la maisonnée.

Pour ce faire il lui confia dès ses dix-sept ans la responsabilité des comptes de l'entretien de la maison.

Elle prit également sous son aile le fils de Tonio, Le petit Louis.

Il fut surnommé « Lou simplet » en raison de l'héritage génétique qui se déclara dès ses sept ans.

Maria ne fut pas la seule gardienne du temple Rossi. Le lapin PanPan et le vieux chien Clafoutis veillaient sur la maison.

Louis enfant, passait son temps à rire et à chasser les insectes qu'il disséquait avec méthode.

Constatant le mal-être des adultes, il fuyait toute approche de son père qui l'effrayait.

Son petit monde se situait sous la grande table de bois massif qui offrait à tous, l'abri nécessaire à cette petite communauté.

C'est du moins ce que vivait le petit Louis. Livré à lui-même, il avait créé son petit univers.

Sa mère absente, son père dangereux au cours de ses rares présences, seuls Maria, PanPan et Clafoutis, bénéficiaient de l'affect de l'enfant.

Or un jour, à son septième anniversaire, alors qu'il espionnait son père, caché derrière une souche d'arbre, il le surprit en train de tuer son lapin du tranchant de la main et de lui arracher la peau d'un seul geste.

Clafoutis s'étant porté au secours de l'animal, gisait au sol.

Les cris d'horreur de l'enfant furent les derniers sons de sa voix que l'on entendit.

Comme sa mère, il s'enferma dans le silence et resta pétrifié durant plusieurs mois.

C'est à ce moment qu'il devint « Lou-simplet »

A l'âge de dix-sept ans, son père qui ne supportait plus son mutisme, faillit le tuer.

Devant le danger, Maria le plaça comme apprenti chez un boucher de Nice.

Le garçon n'avait pas réellement retrouvé ses sens.

L'atavisme familial avait montré sa réalité. Mais, s'il ne s'exprimait toujours pas, il ne se singularisait que par une indifférence à son environnement, sans pour autant susciter d'inquiétude.

Il avait bénéficié de son emploi par la crainte qu'inspirait son père auquel il n'était pas raisonnable de refuser quoi que cela soit.

De leur côté, Maria et Lio ne furent pas davantage choyées dans la fratrie.

Après l'enfant, consciente de son état, Maria prit sa belle-sœur Lio sous la protection, contre la violence de son frère.

Lucette la petite dernière, ne revint pas d'Angleterre.

Elle resta des années sans donner de nouvelles. On disait qu'elle avait mal tourné, qu'elle se droguait, mais on aimait dire et médire, alors...

Lio, la jolie jeune fille vieillira prématurément.

Alors qu'elle n'avait que vingt ans, des cheveux blancs apparurent dans sa longue chevelure que seule Maria coiffait, jusqu'au jour où cette dernière, inquiétée de la démence de son frère, profitant de son absence, la fit interner pour disparaître à son tour ; fuyant ainsi la folie familiale.

L'apprenti

Nice 1993

Fidèle à ses habitudes, le fourgon frigorifique était venu se garer devant le petit bistro sur la route de La Trinité, faubourg de Nice.

On ne pouvait pas dire qu'il attirait le chaland. Il semblait sorti d'un roman de Zola. Outre une décoration des plus sommaires, on y trouvait un fond sonore d'intense circulation, ce dernier étant situé sous une bretelle d'autoroute.

Cela ne semblait pas gêner les quelques habitués qui persistaient à consommer ici.

Accroché au zinc, le père Lulu sirotait son rouge sous le regard fatigué de la vieille Huguette.

Le papier maïs de sa cigarette restant collé à sa lèvre failli plonger dans le verre de rouge. Mais, on n'en conte pas à Lulu : sa longue pratique, rectifia le geste afin de ne rien gâcher.

Le corps de Lulu, boucher de son état, se dessinait au compas. Le pigment rouge de son nez donnait une indication précise sur son vécu vinicole.

Le sourcil épais qui lui fermait presque les yeux n'avait rien à envier aux nids de cigognes. Quant à la bouche, on la devinait à peine sous une honorable bacchante de syndicaliste CGT.

Au bout du comptoir, sous une casquette d'un autre temps, un vieillard semblait profiter de son reste de vie dans le reflet de son verre. Sous la veste grise de sa première communion dans le même état que lui, on se demandait qui tenait l'autre, tellement sa maigreur était grande.

– Alors ! Combien cette fois ? Demanda le Pépé.

– Oh c'est plus ce que c'était, puis je fatigue vite ; dit Lulu

– Bientôt tu vendras quoi quand il n'y en aura plus ? La tienne est invendable.

– C'est pas avec la tienne que je gagnerais ma vie. Reprit Lulu.

– Je peux te vendre ma peau de zébi si tu m'en donnes un bon prix .

La mémé s'étouffa d'un rire qui mit en évidence l'absence de dentition.

C'est-ce moment que choisit Lou-simplet pour rentrer.

– Tiens voilà l'autre, dit Lulu d'un ton moqueur, t'es tombé en panne d'essence avec ton vélo ?

Le jeune garçon, fidèle à ses habitudes ne répondit pas.

– Ah celui-là, je ne sais pas ce que je vais en faire, poursuit Lulu, il a failli s'écraser sous une épaule de veaux. Faut dire qu'il n'est pas bien bâti.

– Il ira plus vite que toi. Dit le Pépé.

– C'est justement ce que je veux faire aujourd'hui. Je vais l'emmener au hangar pour le faire bosser.

– Ça va pas lui plaire, dit la Mémé.

– Mon nerf de bœuf lui fera changer d’avis.
– Tonio aussi peut te faire changer d’avis. Précisa la vieille dame.

– Tonio ? C’est lui qui veut que je le dresse et puis, reprit-il en riant, c’est pas lui qui va le dire.

– Tu es un sauvage, Boucher. Tu le martyrises ce pauvre gosse. Je le vois bien, il a peur de toi. Un jour il va te planter un couteau comme à un poulet.

Le jeune garçon sembla étonné de ce qu’il entendait. Son regard s’était éclairé d’une expression étrange. Son esprit un peu dérangé fit visiblement un gros effort de concentration.

– Et puis qu’est que tu lui donnes à manger ? Il est plein de boutons et il est pâle comme une endive. Je parie que tu le nourris comme tes chiens.

– Ah ! Ah ! Il ne s’est jamais plaint ! Mes chiens non plus.

– Viens petit, dit la Mémé. Je vais te faire un casse-croûte.

– Pas le temps dit Lulu, on a du boulot.

Ce disant il se lève et pousse Lou – simplet dehors.

— « Abécha » dit-il d’un patois approximatif en sortant.

Bringuebalant, le vieux camion s’enfonça dans le chemin de terre qu’entourait une végétation de ronces et une forêt de hautes herbes sèches.

Tant bien que mal Lou-simplet qui venait de fêter ses vingt ans, tentait de suivre son patron aidé en cela par la compagnie de deux molosses danois peu rassurants.

Au détour du chemin, il finit par découvrir la silhouette du hangar. Elle avait quelque chose d’effrayant.

Noire de crasse et de fumée elle semblait sortir d’un film d’épouvante des années vingt.

Des spectres d’arbres morts l’entouraient comme s’ils voulaient la défendre.

La haute voûte du pont de l’autoroute surplombait ce décor surréaliste.

Lou ne fit pas attention au côté morbide de l'emplacement, il n'était préoccupé que par de cul du camion qu'il ne voulait pas perdre de vue.

Lulu avait la main lourde et Lou n'était pas friand de ses caresses. L'imaginaire de Lou s'était réduit à peu de choses. L'immédiateté traçait sa marche à suivre.

L'éloignement de son père suffisait à faire son bonheur.

Lulu dans le genre « danger » lui permettait quelques échappatoires qui le rassuraient un peu. Et puis il y avait les petites bêtes des champs ; des lièvres qui l'amusaient beaucoup, des insectes auxquels, de temps en temps il arrachait les ailes.

Il trouvait un confort à ne pas tout comprendre, cela lui permettait de rester dans son monde. Il lui arrivait même parfois de rire sans bruit, de se moquer de Lulu, mais sans le dire sans le montrer, secrètement.

Lou posa son vélo contre le mur du hangar et suivit Lulu sans se poser de question. Le lieu sinistre abritait un laboratoire entièrement carrelé de faïences blanches.

Le camion en marche arrière, avait été introduit dans la bâtisse. Lulu ouvrit les portes arrière pour laisser voir un amas de cages.

Lou fut pétrifié de voir qu'elles contenaient. Il resta un long moment immobile comme paralysé.

– Ne reste pas comme ça, idiot ! Décharge-les et vas les mettre avec les autres.

Lou ne bougea pas. Lulu lui saisit le bras et le poussa violemment. C'est alors que Lou vit les étagères ou se tassaient des quantités de bêtes visiblement affamées.

La gifle qu'il reçut n'étouffa pas ses hurlements, pourtant pas le moindre son ne sortit de sa gorge.

Les vieux amis

Nice 1993

Au cœur de la ville, l'Hôtel de Police se dressait fièrement tout près d'une des plus belles artères de l'agglomération Niçoise.

Ce privilège n'était pas usurpé quand on connaissait le milieu ambiant. Il était connu depuis toujours comme étant le réceptacle de tous les trafics possibles et imaginables.

On lui prêtait sans mesures les phantasmes hérités de ses voisins Italiens, à savoir « la Mafia ». Nombre d'affaires médico-judiciaires avaient illustré la Une de Nice-Matin.

Le soleil faisant éclater le brillant des richesses n'avait pas manqué de mettre en appétit les ambitions.

Le phénomène s'était étendu sur toute la côte d'azur jusqu'à Marseille.

La criminalité s'était de ce fait, répandue tout le long de la côte méditerranéenne.

Louis Talamoni caressa la cicatrice de son ventre, il regretta que les picotements qui l'agaçaient ne lui indiquent pas au moins la météo comme certains, avec leurs cors au pied.

Il aimerait pouvoir annoncer à ses collègues « le temps va changer » mais à Nice, le temps ne change pas : il fait beau et puis c'est tout.

Sur un coin du bureau la pile de dossiers ne bougeait pas. Louis souffrait de constater son impuissance.

Il préféra tourner la tête vers l'autre coin du bureau où le cadre de bois entourait le visage de Lise. D'un doigt il le caressa faisant ainsi disparaître un doigt de poussière. Elle n'avait pas pour autant, malgré les années, effacé le souvenir violent d'une page qu'il ne voulait pas voir se tourner.

L'agent Martine se dispensa de frapper à la porte et entra pour annoncer.

– Patron, une dame veut absolument vous parler et à vous seul, on n’a rien pu faire pour la retenir. Décidément quand votre charme opère il est irrésistible.

– Je vous remercie pour cet aveu Martine, faite entrer l’accusée.

Louis ajusta sa cravate tout en exprimant un soupir d’agacement.

– Commissaire Talamoni ? Demanda la dame en entrant

– Oui.

La visiteuse eut fait un parfait « Premier Ligne » au quinze de France.

– Je suis Madame Hubert, Marine Hubert.

– Bonjour Madame, vous vouliez me voir ?

– Je vois que vous ne me reconnaissez pas. C’est mon mari qui m’a dit de m’adresser à vous.

– Votre mari ?

– Oui, plus précisément le colonel Jean Hubert que vous connaissez je crois.

Louis fronça les sourcils, preuve qu’il cherchait dans la bibliothèque de sa mémoire.

– Hubert ! ...dit-il après un temps.

Visiblement la connexion n’était pas faite mais la recherche se prolongeait.

– Le Rwanda. Précisa la dame.

– Le Rwanda ! Oui, Jean ! Cela me revient. Excusez-moi, Marine cela me revient, asseyez-vous. Ce brave Jean, comment va-t-il ? Cela fait bien dix ans ?

– Sept.

– Et sa blessure ?

– Un mauvais souvenir.

– Que devient-il ? Et où est-il ?

– Il devient vieux et c’est pour cela que nous sommes venus sur la Côte, dans une pension de famille.

– Vous habitez ici ?

– En vacances, dans une pension de famille dans l’arrière-pays. Jean aimerait bien vous revoir. Vous savez, les anciens combattants et leurs souvenirs de médailles.

– C’est une excellente idée, avec plaisir. Cela nous donnera l’occasion de compter nos médailles et nos cicatrices. Mais je suppose que vous n’êtes pas venue pour cela.

– Vous avez raison, comme je vous l’ai dit, nous sommes en villégiature chez une dame qui a un gros problème. J’hésite un peu à vous en parler, vous devez avoir d’autres chats à fouetter.

– Dites, si je peux vous aider.

– Et bien justement c’est de chats dont il s’agit. Il se passe quelque chose de terrible. Tous les chats du pays disparaissent. Que quelques-uns se fassent écraser, cela arrive ; mais que tous disparaissent en peu de temps. Ce n’est pas possible.

– Je vous arrête tout de suite, le fait nous a déjà été signalé. Une collègue enquête déjà. On ne vous l’a pas dit mais la brigade des stup ne s’occupe pas de la disparition des chats, dit-il en riant. Mais donnez-moi votre adresse et je viendrai vous voir, cela me permettra de saluer mon ami Jean.

Un repas épicé

Nice 1993

Le restaurant « La Réserve » sur la plage de Coco-Beach était suspendu au-dessus des flots. À ses pieds venaient se coucher dans des reflets de lumière, de petites vagues, dans un doux clapotis.

En cette fin de soirée la nuit se parait de ses plus beaux atours. La grande baie vitrée offrait une vue magnifique sur les feux de la Promenade des Anglais.

La salle avait fait son plein de convives.

Louis et ses deux adjoints Olvo et Pivert, s'apprêtaient à passer commande. Un arrière-goût de vacances semblait ravir la fine équipe.

Vingt ans de galère vécus ensemble donnaient à ces instants de plaisir, un relief savoureux.

Olvo, jouisseur de bonnes tables faisait les yeux ronds à la lecture du menu. Il passait une langue gourmande sur ses lèvres en lisant les promesses du chef.

Les formes débordantes de sa physionomie démontraient son attention toute particulière à la consistance des plats.

Point de cuisine moderne où l'esthétique prime sur l'abondance. « On n'est pas là pour faire des photos » disait-il pour justifier son souci.

Olvo « L'italien » comme on l'appelait parfois ou « crane d'œuf » qu'illustrait parfaitement son crâne chauve, aimait à rappeler les propos du grand cuisinier Bouse : « Rien dans l'assiette, tout dans la note »

Le parcours de crane d'œuf n'avait rien de conventionnel. Jeune tête brûlée de la légion il avait très vite démontré ses talents de crocheteurs. Ces aptitudes à violer les coffres forts lui avaient valu de connaître les geôles du régiment. Son intérêt pour la manipulation des dossiers et la fabrication de faux documents lui avait valu d'être remarqué, vu son excellence, par les services secrets, peu regardants à l'époque sur les vices de forme.

C'est comme cela qu'il connut Louis Talamoni qui fut son formateur. Plusieurs années plus tard ce dernier, au cours d'une opération, lui sauva la vie. Il en résulta une amitié à toute épreuve et une admiration sans bornes.

Pivert avait suivi le même parcours et partagé la même cellule pour s'être enivré avec les premiers crus de son supérieur et, circonstances aggravantes, avait substitué le précieux breuvage par une infâme piquette qui fut servie à une huile en inspection.

Appelé « L'oiseau » parfois « L'os » par son ami Olvo, il était son inverse morphologiquement.

Taillé en lampadaire, dessiné d'un trait, il avait pour lui une excroissance nasale en forme d'aubergine surmontant une mâchoire chevaline qui lui conféraient la sympathie d'une laideur amusante.

Il avait pris sur son ami Olvo un ascendant du fait de sa grande intelligence cartésienne. Elle en avait fait un brillant analyste et d'un sang-froid redoutable doublé d'un courage à toute épreuve. Cela en avait fait un agent apprécié.

Il n'avait pas la disposition pour bien manger de son ami mais très complémentaire il était un éclairé, en fine gueule, pour la carte des vins.

Tous deux gouttaient avec une jouissance non dissimulée le fait qu'ils allaient dîner aux frais de la princesse.

Louis avait invité « Laurel et Hardy » comme il les appelait : parce qu'il était en mission. Les deux compères s'étaient promis d'être par devoir, à la hauteur des mets et ils se targuaient même de faire preuve d'un zèle administratif.

Louis n'avait rien à leur envier, il gouttait comme ses amis aux plaisirs de la table. Mais en tant que beau gosse, il avait le souci de préserver son charme naturel. Du moins le disait-il. Longtemps il avait mesuré en pinçant la peau de son ventre, le gras qui s'y trouvait. C'est donc en connaissance de cause qu'il composait ses menus.

Tenant la carte des menus à deux mains, il en profitait pour observer l'ensemble des dîneurs, en particulier une table restée inoccupée.

Moins d'un quart d'heure plus tard, la daube fumait dans son assiette. La salade niçoise avait eu le succès qu'elle méritait et il était urgent de passer aux choses sérieuses.

C'était du moins le propos d'Olvo qui, d'une main experte, planta sa fourchette dans un plat fumant, tirant un monticule impressionnant de pâtes fraîches.

— Monsieur Olvo va encore nous démontrer sa gouinfritude. Notre image de marque va encore souffrir, dit Pivert qui ne ratait jamais une occasion de se moquer de son ami.

– Monsieur Pivert se soucie de son image ! Coupa Olvo en levant les yeux au ciel. Mais dès qu’il aura trempé son nez dans son verre il se teintera de rouge ce qui sera en accord avec son penchant d’alcoolique.

– Et c’est ainsi que mourut étouffé « crâne d’œuf ». Je bois à la mémoire de cette masse informe qui fut mon ami. Dit Pivert en levant son verre. Sur sa pierre tombale on mettra ce fut « La pâte des hommes » Elle ne se lèvera pas comme dirait mon boulanger.

– Ton hommage me va droit au cœur, dit Olvo la bouche pleine en levant son verre.

Louis avait observé la joute sans broncher, il était habitué du petit jeu et n’y faisait plus guère attention.

Les hostilités avaient déjà laissé leur trace sur la bouteille de rosé servi frais, comme il se doit. Trace que l’on retrouvait sur la cravate d’Olvo. Comme un hommage rendu à Bêru personnage dans San Antonio.

– Ceci dit, as-tu mesuré les risques que tu prends ? demanda Pivert.

– Explique-toi ? dit Louis.

– Financer un trafic de drogue pour un commissaire des stupés, il y en a qui pourraient trouver cela Border Line. Dit-il à voix basse.

– Cela fait combien de temps que l’on patauge ? Demanda Louis

– Sept ans ! dit Olvo la bouche pleine.

– Sept ans de chasse aux papillons, résultat : les réseaux sont intacts, vous vous rappelez du coup de l’hydravion ?

– Qu’en est-il advenu ? Pourquoi ? Je vais vous le dire, on joue petits bras, on se contente de la menue valetaille, que l’on nous permet de serrer, pour nous endormir. Notamment auprès des médias. La paix civile pour les politiques. Pendant ce temps le trafic peut s’organiser. Ils savent sacrifier un peu des seconds couteaux et des parasites de temps en temps et nous obliger à regarder ailleurs ; tandis qu’ils passent un max d’un autre côté.

Les politiques sont ravis de prendre des photos devant dix kilos d'herbe, ils n'en demandent pas plus. D'autre part, Ils ne sont pas contre le fait qu'un commerce parallèle alimente des zones dépourvues d'emploi. La paix sociale est à ce prix.

– D'autant plus que certains sont bien contents de trouver des soutiens dans le milieu pour faire leurs coups tordus. Coupa Olvo.

– Et coller leurs affiches aux élections, quand ils n'achètent pas leurs voix. Le SAC en était une parfaite illustration, dit Pivert

– Attention ! Tu vas dire du mal de ton ministre !

– Ce qui serait injuste ! Précisa Olvo.

– Je n'oserais pas vu qu'il a changé, dit Louis.

– Cela ne répond pas à ma question, dit Pivert.

– Tu n'as pas tort, sur les risques. J'ai prévenu le sous-préfet de l'opération.

– Et qu'en a-t-il dit ?

– Que c'est le juge qu'il faut prévenir.

– C'est pas faux, affirma Olvo.

– Si je fais cela, il me l'interdira, c'est contraire au droit.

– C'te blague ! Et tu es prêt à prendre ce risque ?

– On est là pour cela.

– Tu es au courant du nouveau préfet ?

– J'en ai entendu parler, dit Louis.

– Tu as noté son nom ?

– Non, pourquoi ?

– Pierre Gautier, cela te dit quelque chose ?

– Cela devrait ?

– Pierre Gautier. Le Liban !

– Pierre Gautier, le Liban ! Hum ... après un temps, Pierre Gautier oui ! Tu es sûr que c'est le même ?

– Je le crois, conclut Pivert.

– Très conciliant, si je me souviens bien, se rappela Louis.

– Puisqu'on parle du Liban : Est-ce que vous savez qui a été élu maire à Hyères ? Après un temps de suspens

- Accouche ! fit Louis
- Le Colonel Rouver : Ton chef de service au Liban, ton ami. Ce n'est pas à Hyères que doit se conclure l'opération ?
- Bonne nouvelle, affirma Louis sans grande conviction. On ne pouvait pas trouver mieux.
- Et pour le fric, comment as-tu fait ?
- C'est du saisi, là le juge est au courant, c'est pour une expertise. On a trois mois.
- Combien ?
- Deux cent mille francs.
- C'est peu !
- C'est pour tracer, pas pour fumer. Je veux connaître la filière. Je sais que la livraison sera plus lourde. Cela sécurise mon homme.
- Tu es sûr de ton infiltré ?
- Comme on peut l'être d'un infiltré.
- Tu sais que si le coup de filet ne marche pas tu te retrouveras en prison pour trafic de drogue international. Tu auras du mal à leur expliquer que c'est pour la France ?
- Je te remercie pour tes encouragements et ton optimisme.
- Et maintenant que comptes-tu faire ?
- Aller pisser.
- Grand bien te fasse, chef.

En effet la table surveillée se trouvait maintenant occupée par un couple dont la femme venait de se lever pour aller se faire une beauté comme il est d'usage.

Louis n'eut qu'à la croiser pour glisser une grosse enveloppe dans un sac à main choisi en conséquence.

Quelque temps avant

Rose avait choisi sa plus belle robe quand on lui avait annoncé la venue de Louis.

Elle affichait son plus charmant sourire, mis en évidence par un maquillage savamment étudié.

La famille Hubert, ses locataires, avait fait une définition très heureuse de la silhouette du monsieur et Rose ne manquait pas d'arrière-pensée.

– Commissaire Louis Talamoni, mon ami et Madame Rose notre hôtesse ; dit Hubert en les présentant.

À son premier regard, elle semblait ne pas être déçue.

Un papillonnage intensif éveilla la curiosité de Marine qui fit un clin d'œil à son mari pour lui faire remarquer les réactions de Rose.

Jean ne manqua pas de s'amuser de la situation. Les présentations s'en trouvèrent surchargées d'un surcroît de superlatif élogieux.

Cette surcharge d'éloges ne manqua pas de surprendre Louis. Il crût un instant être à une foire au bétail où il concourait pour être la plus belle bête.

Il se mit à rire et s'efforça de modérer les flatteries.

C'est sous ces excellents auspices que se poursuivit l'après-midi.

Il fut même décidé, au regard de l'hospitalité du lieu et de l'hôtesse, que Louis, célibataire sans attache particulière, viendrait habiter une grande chambre d'hôte que louait Rose. À ces mots ne retenant plus sa joie, elle ouvrit un large bec et laissa tomber une superbe tarte aux abricots qui dorait dans son four.

La vie de Rose occupa une partie de l'après-midi.

La visite du lieu, son environnement verdoyant, son historique, les raisons de son acquisition deux ans plus tôt et le tout, agrémenté de rires et de démonstrations charmantes de séduction discrète. Rose excella dans la prestation.

La pension de famille « La roseraie » était en fait une vieille ferme réaménagée.

Bâtie de pierres sèches et charpentée de superbes poutres brunes dont certaines décoraient la façade.

Elle ne manquait pas d'allure et s'intégrait parfaitement dans ce décor rocheux des Alpes maritimes

Elle se tenait à l'écart du village sous un toit verdoyant de grands pins parasols.

Une allée d'oliviers y menait. Cela sentait bon la lavande qui couvrait les terres et qui bien sûr enchantait les cigales.

C'est dans ce décor Pagnolesque que Rose avait planté ses rêves.

Tout visiteur s'attendrait à y croiser le Papé, ou Manon courant derrière ses chèvres. Ce qui serait une hérésie puisqu'il confondrait la Provence et la côte d'azur.

Avec une pointe de coquetterie, Rose se faisait discrète sur sa vie qu'elle aimait à définir comme mystérieuse.

Puis ce fut au tour de Jean de compter sa rencontre avec elle à l'hôpital St-Marie ou elle visitait une amie.

La famille Hubert y avait placé sa fille.

La conversation bifurqua sur les blessures inscrites sur leurs corps et qui avaient une histoire commune. Ils prirent soin de combler les manques de leurs mémoires.

Les douleurs et les haines resurgirent comme si elles voulaient voir s'écrire la fin du chapitre pour s'éteindre.

Dans un petit coin.

Paris 1983

Dans l'un des plus chics bordels de la vieille ville, la soirée promettait d'être chaude.

Les murs capitonnés de rouge et d'or dans un décor Art déco, annonçaient bien par leurs tableaux la singularité du lieu.

Une carte de menu ou des corps dénudés, dans des positions évocatrices figuraient les plats de résistances auxquels on était convié à ne pas résister.

Rien là que de très conventionnel. L'humeur était lascive à en juger par ces quasi-nudités étalées en couples sur de voluptueux sofas.

On devinait sous des ondulations de soieries, les gestes furtifs de mains aventureuses.

De petits cris mêlés aux soupirs authentiques ou simulés donnaient à l'ensemble une impression de satisfaction consentie.

Plus évocatrices, des bouches gourmandes s'ingéniaient à développer des appendices naturels.

Une douce humeur rafraîchie au champagne récompensait l'acharnement des ouvrières qui démontraient un grand professionnalisme.

L'ensemble cadencé des opératrices à l'œuvre ne trahissait pas une certaine harmonie jouissive.

On aurait pu regretter qu'elles ne soient rythmées par le tempo de la musique d'ambiance. Cela n'affectait en rien le résultat, du moins à en juger par la tête des clients.

Deux hommes attablés, parlant à voix basse dans un coin retiré et discret du vaste salon, ne semblaient guère prêter d'attention à la déambulation étudiée de femmes offertes.

Ni la langueur envoûtante des notes de Miles Davis, ni le charme provocant de ces corps en mouvement sous leurs fines lingerie transparentes, ne semblaient avoir d'effet sur leur libido.

L'un d'eux semblait porter une attention soutenue à son verre, il jouait à faire tourner les cubes de glace qui reflétaient à chaque tour, le rouge et l'or étouffé des lumières tamisées.

Il avait la face d'un pitbull à la mâchoire carrée. En développée il devait mesurer près de deux mètres et faire dans les cent trente kilos.

Sa pensée était ailleurs, des clignements d'yeux témoignaient de la complexité de la réflexion.

Après un long moment il finit par dire :

– Cela peut se faire ! Mais, vu la particularité de la marchandise, cela va coûter cher !

L'homme assis face à lui était l'opposé physiquement. Grand, maigre comme un échalas, une barbe ayatollesque cachait une balafre de la joue.

Une queue de cheval plaquait ses cheveux luisants de brillantine. Son visage décharné accentuait la profondeur de ses yeux noirs.

Une proéminence nasale complétait le dessin de l'oiseau de proie.

Malgré sa corpulence massive son invité avait du mal à le regarder dans les yeux

– « Très cher ! » répéta-t-il

– Aucune importance ! dit-il d'une voix à peine audible.

– Cela viendrait de Russie, il faudra des papiers, des autorisations d'exportation. Cela laisse des traces.

– Il n'en faut pas, aucune !

– Alors ils devront être Luxembourgeois ou Français.

– Français ils seront vrais, pas de problème. Ils sont déjà sur place, avec les autorisations de vol. On peut faire passer cela pour des fournitures. Mais il faut des hommes sûrs, cela ne doit pas tomber dans de mauvaises mains. Il faudra aussi penser à faire le nettoyage en partant. Avez-vous toujours contact avec votre réseau ?

Un hochement de tête indiquât qu'il confirmait et qu'il avait compris ce que serait sa mission.

– Il me faudra un hydravion.

– Vous l'aurez, un sanitaire ; précisa-t-il en se caressant la barbe.

– J'ai mon réseau pas de problème de ce côté-là.

– Toujours le SAC ?

– Non, pas sûr, le mien, mais Il me faudra deux mois pour tout organiser.

– Avant avril impérativement.

– Si l'argent vient à temps.

– Voici déjà une part, fit l'homme en lui tendant un petit sac.

L'homme l'ouvrit, il contenait trois diamants et un bijou. Un petit oiseau ; un colibri couvert de pierre précieuses.

– Cadeau précisa l'homme à la barbe.

– Cela suffira pour débiter.

– Le reste viendra à la livraison où vous savez.

– Je peux vous poser une question ?

– Non, répliqua l'homme impavide, cela ne vous regarde pas.

Soudainement le rideau qui les dissimulait un peu, s'ouvrit

– Mon chéri, tu es un horrible personnage pour oser me négliger, un instant je me suis crue être ta femme, je sens que ce soir je vais avoir la migraine.

Noami, une superbe noire à moitié nue avait surgi fort à propos, les verres étaient vides et le commerce devait reprendre ses droits.

À l'ombre des cyprès.

Saint-Martin de la Vésubie 1993

Six mois plus tôt, dans le petit cimetière de Saint-Martin de la Vésubie à l'ombre des cyprès, reposait la dalle de marbre noir de la tombe. Aucun nom ne figurait sur la pierre.

Louis, de retour sur ses terres natales, aimait venir lui parler. Dans la douceur alpine de la vallée, il lui semblait que sa pensée, comme une prière, portée par le murmure de l'eau sur les pierres rondes de la Vésubie, ne pouvait que l'atteindre.

Plus tôt le matin il avait marché dans la petite rue du village, suivant le filet d'eau creusé au milieu de la chaussée.

Il avait déposé une feuille dans ce courant, qui comme un frêle esquif dévalait la pente à grande vitesse.

Plus bas un enfant éclata de rire au passage de la feuille.

Le souvenir d'un vécu identique brûla le cœur de Louis. Après tant d'années la douleur renaissait.

Chaque geste était gravé dans sa mémoire, même le plus insignifiant comme celui de choisir un pain cuit au feu de bois et de s'enthousiasmer pour son parfum. Cependant une crainte grandissait en lui. Il perdait les traits de son visage.

Égaré dans le voyage de sa pensée à travers le temps, Louis ne perçut pas la sonnerie de son téléphone, seule la vibration dans sa poche le ramena au présent.

Neuf heures plus tard, il poussait la porte de son bureau parisien.

Il aimait ce lieu malgré sa vétusté, les murs défraîchis, il s'amusait du couinement de son fauteuil au cuir avachi. Il prenait un soin tout particulier à s'isoler.

Il aimait aussi s'accorder de longs moments, à ses retours de missions, pour entretenir le souvenir qu'il refusait de voir disparaître de sa mémoire.

La réalité capricieuse vint lui imposer son diktat par l'intermédiaire du téléphone.

Cinq minutes plus tard, il se retrouvait dans le bureau 19 du patron.

Réunion de famille

Paris 1984

La Direction Générale de la Sécurité Extérieure, couramment connue sous le sigle DGSE : le service de renseignement extérieur de la France, faisait le point sur ce qu'il était convenu d'appeler « un acte de guerre ».

Le Rwanda était à l'ordre du jour des préoccupations.

Dans le bureau princier du grand patron, Henri Delporte que l'on surnommait Tintin pour sa proximité avec Tonton le président, mais aussi pour sa coupe de cheveux inspiré du héros

de Hergé. Sa petite taille et sa chétive corpulence nécessitaient pour lui un surcroît d'énergie démonstrative.

Cinq hommes tentaient d'éclaircir le casse-tête de la situation africaine. Visiblement le malaise était partagé par tous. La crise prévisible qui secouait le pays se rapprochait singulièrement des intérêts français.

La confusion qui régnait mettait en danger les ressortissants.

L'évacuation était devenue indispensable mais ce qui préoccupait en priorité le service de contre-espionnage se formulait par une question : Qui alimente ce bordel en parallèle avec la France et quel est le but recherché ?

– Ce que je vais vous dire ne doit pas sortir de ce bureau : demanda Tintin.

Du regard, Il fit le tour de ses collaborateurs pour recueillir leur assentiment.

« On ne nous demande pas de nous préoccuper de ce bordel ni de son pourquoi ni de son comment »

Visiblement cela l'agaçait, il tira d'un paquet de cigarettes torturé, une cibiche pas moins torturée, qu'il colla entre ses lèvres.

« On nous demande, reprit-il, d'être bêtes et méchants et de suivre les instructions. Tenez-vous prêts à avaler des couleuvres, que dit-je des couleuvres, des boas. Vous comprenez, la France a besoin de convoier des troupes, d'envoyer des batteries de DCA et des munitions au Rwanda, c'est de la politique.

Il ne nous appartient pas de nous positionner. Cela ne nous dispense pas de connaître le merdier où nous allons patauger.

« Dès l'indépendance en 1962, poursuivit-il, le Rwanda vit au rythme des violences entre ses communautés Hutues et Tutsie. Pourtant ces gens partagent la même langue, les mêmes croyances. Allez comprendre, à une nuance près, pas le même traitement par le colon allemand.

« Ils considèrent les Tutsis comme supérieurs génétiquement qu'ils disent, aux Hutus. Idem par les Belges lorsqu'ils héritent

de la colonie, après la Seconde Guerre mondiale, ils privilégient les Tutsi dans l'accès à l'école et à l'administration entre autres choses. Je ne vous fais pas un dessin. Les Hutus se retrouvent relégués au second rang »

– Il faut dire que les Tutsis sont propriétaires de troupeaux, ajouta William Py chargé des finances, les plus riches et les plus puissants.

– Cela aide, les Tutsis ont droit aux études et à la gouvernance, au miel du gâteau, tandis que les Hutus ont droit aux miettes. Il n'en faut pas plus pour mettre le feu au panier.

Après l'indépendance, les Hutus s'emparent du pouvoir et entament l'élimination des Tutsis. Une partie d'entre eux sont envoyés dans des camps tandis que les autres fuient en Ouganda entre autres pays.

Tintin choisit ce moment pour se gratter la tête, geste dont il était coutumier quand il était énervé.

« La rébellion Tutsi est armée par Kampala. À sa tête Paul Kagamé. Elle crée le Front Patriotique Rwandais le F.P.R.

Un scénario que la France, alliée du régime Hutu du Président Juvénal Habyarimana, voit d'un très mauvais œil »

« Hors de question à Paris, de laisser son espace d'influence francophone tomber entre les mains d'étrangers ougandais » poursuivit Tintin.

– Pourquoi tant de haine ? Une supériorité génétique de Tutsis ? plus intelligents ? J'ai du mal à le croire, demanda Louis

– Oui, Plus nobles, plus présentables et surtout plus clairs, plus affinis, contrairement aux Hutus plus rustiques du moins, le croyaient-ils...

– Je pense que l'explication est à chercher en partie chez nous, d'après ce que j'en sais.

– C'est une autre histoire. Depuis 1959, une série de massacres contre les Tutsis à caractère génocidaire s'était déjà déroulée. Depuis quelques années, une campagne médiatique stigmatisait les Tutsi, notamment avec le soutien d'une radio : la

RTLM, ou radio des Mille Collines, surnommée « Radio Machette ». Ce qui donne un avant-goût des intentions.

– Les Tutsis voyaient dans ce pouvoir un moyen de continuer leur domination monarchique sur le pays je suppose.

À plusieurs reprises Tintin tenta d'allumer la cigarette sans y parvenir. D'un geste brusque il broya dans sa main l'objet de sa contrariété.

« Quand cette liberté d'apparence – poursuit-il ; leur donna l'idée de revendiquer l'indépendance, Ils ont cru que c'était arrivé. Mais les Belges ne lâchent pas le morceau comme cela, surtout s'il est bien gras. Ils renversent aussi sec leur alliance au profit des Hutus.

– Comptez les cocos ! dit Louis. La France entre autres, a apporté un soutien militaire, financier et diplomatique au gouvernement rwandais.

– Le F.P.R depuis l'Ouganda est soutenu par une puissance étrangère contre le gouvernement de Kigali.

– La France estime que le F.P.R n'a le soutien que d'une minorité de la population Rwandaise. C'est sans doute pourquoi il intervient en appui du gouvernement rwandais. Selon moi, il sous-estime le danger.,dit Louis.

– La France prévoit d'envoyer près de 4000 hommes au pays des Mille Collines pour protéger les ressortissants européens.

– En réalité Il s'agit d'aider l'armée rwandaise dans sa lutte contre le F.P.R. précisa Louis qui fit mine d'ignorer l'agacement de son patron.

– Son inaction serait préjudiciable à la sécurité et décrédibiliserait sa garantie à l'ensemble des pays liés à la France.

– Depuis l'indépendance, dit Py, la France a gardé une forte présence militaire et une influence politique majeure. Vous vous en doutez, des intérêts diplomatiques et économiques, des matériaux stratégiques tels que l'uranium, cobalt, etc.

Visiblement Tintin ne gouttait pas les apartés d'où qu'ils viennent.

– La France est en prise directe avec l'action des élites au pouvoir.,poursuivit Py, Mais tout cela est officieux, je suppose ? Les premières conséquences sont visibles

« Un massacre de 150 à 300 Tutsis au Bugesera. Les escadrons de la mort avec le Président, les ultras du régime. On cite même sa femme »

– La France pousse à la réconciliation. Le Président signe les accords en Tanzanie, pour un partage du pouvoir avec les Tutsis ainsi que le départ des troupes françaises, conclus Tintin à bout de patience. Mais cela je le répète encore n'est pas de notre ressorts.

Aussi arrêtons de battre notre coulepe et revenons à ce qui nous concerne ; à savoir le trafic d'armes parallèle, qui joue contre nos intérêts en fournissant des armes au F.P.R. Et cela via une société aujourd'hui basée à Madagascar et surtout à son patron : Ektor. C'est seulement l'un des trafiquants d'armes le plus influent et importants au monde. Qu'avons-nous sur lui Adrien ? Demanda-t-il

Adrien Bertrand, l'archiviste rabattit de son crâne chauve, sa paire de lunettes.

– On connaît bien ce Monsieur, et depuis longtemps on le surnomme le « marchand de mort ». Né en 1965 au Pakistan, 1,90 mètre, yeux noir, avec un regard d'aigle. Un profil en lame de couteau. Une barbe noire pour cacher une cicatrice et le tout, maigre comme un chacal. Un personnage peu sympathique avec qui on n'aimerait pas passer les fêtes.

– On le crédite de plusieurs meurtres de surcroît, précisa Potier l'adjoint Service Action, pourtant il ne tue pas lui-même. Il ne se salit pas les mains.

– Spécialisé dans la vente d'armes, poursuivit Adrien, surtout dans des pays sous embargo de l'ONU : Sierra Leone, Liberia, Congo, Angola et Soudan.

Officier dans les services secrets, le KGB et du GRU : le renseignement militaire soviétique puis de l'aviation russe, comme interprète. Il parle russe, farsi, anglais, français,